

Sexagésime.

IL n'existe pas dans la littérature universelle une page qui l'emporte sur les versets de l'épître aux Corinthiens lus aujourd'hui à la messe : Paul nous livre tous ses secrets comme s'ils lui étaient arrachés : « Qui est faible sans que je sois faible ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? » Tout est dit et jusqu'au ravissement, et jusqu'aux paroles mystérieuses entendues quatorze ans plus tôt, mais aussi jusqu'à cet aiguillon dans la chair qui le torturait, jusqu'à cet ange de Satan qui le souffletait.

Cet amour bouleversant de Paul pour ses frères et qui nous brûle encore après tant de siècles, nous oblige à nous interroger sur notre méchanceté inguérissable. Gide souvent posait la question : « Pourquoi les catholiques ont-ils la dent si dure ? » Il est vrai que Louis Veuillot, que Léon Bloy, que Bernanos mordaient. Ce n'est pas pour sa douceur que Claudel obtiendra de voir éternellement Celui en qui il a cru. Je ne pense pas qu'il y ait là coïncidence et hasard. La discipline religieuse, la vie sacramentelle, l'état de grâce en un mot préserve, libère chez le fidèle une force, un surcroît de puissance que les passions confisquent à leur profit chez la plupart des hommes. Et c'est la faim et la soif de justice dans tous les ordres qui en bénéficient, — cette exigence qui se tait en nous aux époques d'abandon et de péché. Comment subsisterait-elle au cœur de tant d'hommes qui conviennent que pour eux rien ne compte au monde que l'assouvissement ? Bernanos surtout et Claudel : deux cas privilégiés pour observer cet état d'exubérance, ces échappées de vapeur d'une organisation puissante, fortement contenue. Peut-être est-ce par ce trait que le Christ, en tant qu'il est un homme, nous ressemble le plus : par sa violence. S'il était un personnage inventé, on nous l'aurait montré suave. Mais il déborde d'indignation. Il désigne du doigt, il dénonce. Il n'a de cesse qu'il n'ait dressé contre lui cette meute pharisienne. Sa sainte fureur suscite les bourreaux dont il aura besoin pour son supplice.

Oui, voilà le beau côté de nos colères. Mais j'en discerne un autre moins flatteur : c'est l'incroyable plaisir que donne à l'écrivain le morceau écrit de verve et d'une seule coulée et qui, à peine échappé de ses mains, vibre dans la cible, tandis que les spectateurs poussent des oh ! et des ah ! Mais la cible est vivante, monsieur le chrétien. Votre cause est juste ? Nous vous l'accordons. X et Y méritaient d'être mouchés ? Oui, ils méritaient d'être mouchés. Mais vous ne devriez pas en être si content. La correction fraternelle ne devrait comporter aucun plaisir chez le frère

qui l'administre. Il est étonnant que Pascal ne se soit jamais reproché d'avoir écrit *les Provinciales*, et même pas à son lit de mort. J'eusse été plus scrupuleux que lui sur ce point. Je ne me serais pas dissimulé le plaisir extrême pris à les écrire, avec cette circonstance aggravante qu'il haïssait de tout son cœur les molinistes, alors que ce n'est pas assez dire que je ne hais point mes « ennemis » (pour ne parler que de la dernière bataille, j'ai toujours aimé Paulhan autant qu'on peut aimer un Chinois, mais depuis certain tour qu'il nous a joué l'an dernier, je me reconnais le droit de lui tirer un peu la natte...).